

d'état, qui ne brillait certainement point par la générosité, puisqu'après avoir traversé, avec l'aide d'un homme considérable, abstraction faite de ses tendances politiques, une crise difficile, il se disposait à le sacrifier pour toute récompense.

Toutefois, M. Léon Say avait de son côté, dans des discours inconvenants, provoqué cette crise.

C'était bien simple en apparence, dit la *Revue des Deux-Mondes*, il n'y aurait qu'un changement; le cabinet resterait intact avec une politique plus nette, moins exposée aux interprétations contraires. Nul doute que M. Buffet, en conseillant à M. le président de la république une telle démarche, n'ait cru faire un coup de maître, se délivrer d'un embarras et simplifier la situation du gouvernement. Assurément la difficulté n'était pas de demander à M. Léon Say sa démission, ni même de l'obtenir, mais ce n'était là que le commencement, et on n'a pas tardé à s'en apercevoir. M. Buffet en provoquant cette crise n'a pas bien réfléchi; il n'a point évidemment bien pesé toutes les conséquences de l'initiative qu'il prenait. Il n'a pas vu que la démission de M. Say ne pouvait rester une affaire personnelle, qu'elle prenait un caractère extrêmement grave par cela même qu'elle était le dénoûment d'un conflit entre deux politiques, et que la retraite de M. le ministre des finances entraînerait sans doute la démission de quelques autres membres du cabinet, notamment de M. le garde-des-sceaux. C'est ce qui est arrivé en effet. Dès qu'il a connu la situation, M. Dufaure n'a point hésité, paraît-il, à déclarer qu'il partagerait les idées de M. Léon Say et qu'il se retirerait avec lui. S'il y a eu des instances pour retenir M. le garde-des-sceaux, pour modifier sa résolution, elles ont échoué devant la droiture, devant la raison prévoyante de l'homme public, et on peut ajouter que selon toute vraisemblance, M. Dufaure ne se serait pas retiré seul avec M. Léon Say; d'autres démissions se seraient inévitablement produites. Ce n'est pas tout enfin; il y a une dernière et plus grave conséquence que M. le vice-président du conseil n'a dû entrevoir qu'assez confusément d'abord: c'est que des changements aussi sérieux ne pouvaient s'accomplir avec cette facilité au milieu de l'indifférence publique. La commission de permanence se serait réunie le lendemain, cela n'est pas douteux. L'Assemblée elle-même aurait été infailliblement appelée à Versailles, et elle serait revenue avec des dispositions certainement peu favorables à des délibérations calmes. Des débats irritants se seraient ravivés, des questions de gouvernement auraient été agitées, et tout cela en pleine période électorale! C'était assurément une responsabilité des plus graves que prenait là M. Buffet. Ce qu'il n'avait pas entrevu au premier moment, il a dû le voir à mesure que la crise se déroulait; il s'est arrêté, c'est ce qu'il pouvait faire de mieux.

Les élections de l'Assemblée, dont le résultat est jusqu'à présent défavorable à M. Buffet, ont amené sa résignation, et le télégraphe nous apprend que M. Dufaure est chargé de la formation du nouveau ministère, qui ne sera complété que lorsque les élections seront terminées.

La France et ses hommes publics font en ce moment l'épreuve de ce jeu des changements à vue qui est un des inconvénients du gouvernement constitutionnel, et qui quelquefois fait tourner si vite le *kaleïdoscope* ministériel, que l'on a à peine le temps de voir les singulières combinaisons qu'il présente. Elles se confondent dans les mémoires même les plus tenaces; de même que se confondent sur la rétine de l'œil les images qui y sont imprimées par les différents instruments d'optique en usage dans la *physique amusante*. Seulement, ce n'est pas toujours aussi amusant!

Il y a déjà eu en France, depuis le 4 septembre 1870, cinq ministères, et d'après un curieux état publié dans le *Journal des Débats*, le nombre des changements de portefeuilles par les combinaisons diverses qui ont eu lieu dans cet espace de temps—*shufflings of the cards*, comme disent nos confrères anglais—est quelque chose de remarquable. Nous résumons ce tableau, qui du reste est précieux à conserver; car l'histoire contemporaine est quelquefois ce qui se trouve le plus difficilement à notre portée.

Il y a eu cinq premiers-ministres ou vice-présidents du Conseil: M. Jules Favre, le 4 septembre 1870; M. Jules Dufaure, le 2 septembre 1871; le duc de Broglie, le 25 mai 1873; le général de Cissey, le 22 mai 1874; M. Buffet, le 10 mars 1875.

Le nombre des ministres de l'intérieur sous ces gouvernements n'a pas été moindre que 19, près de quatre par année en moyenne; il y a eu 6 ministres de la justice; 7 ministres des finances; 6 ministres de l'instruction publique, qui se sont suc-

cédés dans l'ordre suivant: M. Jules Simon; M. Waddington, 19 mai 1873; M. Batbie, 25 mai 1873; de Fourton, 27 novembre 1873; De Cumont, 22 mai 1874; Wallon, 10 mars 1875; 4 ministres des affaires étrangères seulement, M. DeCazes ayant retenu ce portefeuille dans les trois dernières combinaisons; les autres ont été M. Jules Favre, M. de Rémusat et le duc de Broglie; 6 ministres de la guerre; 5 ministres de la marine; 8 ministres des travaux publics; et 9 ministres de l'agriculture et du commerce.

Nos lecteurs se rappellent sans doute que dans notre dernière revue, nous leur avons parlé du projet que l'on prêtait à M. de Bismark de s'emparer sans façon d'une des Antilles, qui appartient au Danemark, ou au moins d'acheter cette île à cette puissance. On avait même dit que l'achat était fait. Le *Times* a depuis démenti, sur des lettres officielles de Copenhague, cette rumeur à laquelle il avait donné cours.

D'un autre côté, on assure que le prince chancelier s'est enfin effrayé de l'attitude prise par les catholiques de l'empire, et qu'il va pour le moins mettre un temps d'arrêt aux persécutions dont l'Eglise est l'objet. Un correspondant qui écrit de Rome à l'*Univers* va même jusqu'à espérer qu'il pourrait bien un jour demander à Victor-Emmanuel de quel droit il s'est installé dans la capitale du monde chrétien? Garibaldi aurait dit: Ce bouffon de Bismark est bien capable de nous jouer quelque mauvais tour!

Victor-Emmanuel, s'il était livré à lui-même, ne demanderait peut-être pas mieux que de quitter la ville éternelle où lui et son gouvernement font moins grande figure qu'à Florence et même qu'à Turin. Le Quirinal est trop près du Vatican et la comparaison trop dangereuse. Les députations de toutes les parties du monde qui se précipitent vers Rome, passent indifférentes devant la résidence du roi galant-homme et vont se prosterner aux pieds du pontife. Ce contraste est vivement senti par la cour italienne, et même par les hommes politiques. Un parlement à Florence ou n'importe où, n'y serait pas éclipse et effacé comme il l'est à Rome. Malheureusement, les *italianissimi* ne lâcheront pas leur proie pour de telles considérations, et Victor-Emmanuel ne pourrait se rendre aux conseils du bon sens et de la justice sans en même temps courir les risques d'une révolution qui serait terrible à tous les points de vue. Il lui faudrait donc, pour sortir de Rome, l'appui de quelque grande puissance, bien qu'il y soit entré un peu malgré tout le monde. Si improbable que soit la réalisation des espérances exprimées dans la correspondance que nous avons citée plus haut, les événements ont, sous la main de la Providence, de si étonnants retours, que l'on ne saurait se permettre de les repousser entièrement. Une réaction considérable se fait dans plusieurs états de l'Europe, et "l'on peut, dit le chroniqueur de la *Revue du Monde Catholique*, dès maintenant proclamer que les fruits de l'année sainte du Jubilé ont été abondants."

Pie IX lui-même, continue M. Chantrel, le faisait remarquer ces jours-ci en répondant à l'adresse que lui présentaient les cardinaux à l'occasion de la fête de Noël. Ce siècle vient d'achever son troisième quart; l'élection de Pie VII, qui en a marqué les premiers jours, est un gage de la protection divine sur l'Eglise. Cet événement, dit Pie IX, fait connaître au monde entier que Dieu n'a jamais abandonné son Eglise, et qu'en tout temps au milieu des tempêtes et des plus grands périls, il a toujours étendu sa droite toute-puissante pour la soutenir et la défendre contre tous ses ennemis." Aussi Pie IX ne veut-il pas qu'on se laisse dominer par la crainte; il ne l'approuve que si elle est accompagnée de la confiance en Dieu... Le Saint Père a, du reste, soin de nous dire que les bons sont plus nombreux qu'on ne pense, et que par leur constance ils sauront vaincre les deux genres de persécutions qu'on rencontre de nos jours, les séducteurs et les tyrans, les joueurs de lyre et les manieurs de fer, comparaison qui peint si admirablement les Néron et les Julien contemporains. Admirable Pontife dont rien ne peut ébranler le courage ni altérer la douceur, et qui trouve dans toutes les situations le mot qui illumine, le trait qui porte coup!

p. c.

Québec, 24 février 1876.

## GRAND BAL COSTUMÉ

Son Excellence le Gouverneur-Général a donné un magnifique bal costumé le 23 février, dans la maison du gouvernement, à Ottawa. Quinze cents invitations avaient été envoyées; des personnes de Montréal, Toronto, Québec, et même New-York étant conviées. Huit à neuf cents personnes s'y rendirent, toutes en costumes de fantaisie. La scène fut belle au-delà de ce que l'on peut concevoir. La résidence de Son Excellence avait été décorée à neuf pour l'occasion, et le coup-d'œil dans le jardin d'hiver, tout éclairé par des lanternes chinoises, et rempli de plantes exotiques, était, au dire des invités, simplement merveilleux. Quelques gens, probablement non-invités, ont trouvé que Lord Dufferin n'avait pas fait preuve de sa délicatesse habituelle, en donnant cette fête magnifique dans une saison si dure, où tant de pauvres souffrent de la misère. Mais il ne faut pas oublier que ce bal a été l'occasion de répandre dans les classes moyennes des flots d'argent, et de donner de l'emploi à bien du monde. Ensuite, il est plus que douteux que les invités eussent dépensé en charités la somme que Son Excellence leur a fait verser entre les mains des modistes, tailleurs, chapeliers, coiffeurs, et le reste. Un grand bal de ce calibre fait circuler bien de l'argent, et il s'en glisse jusque dans les goussets les plus vides.

## DÉMÉNAGÉS!

Le présent numéro de *L'Opinion Publique* est imprimé dans nos nouveaux ateliers, rue Bleury, près de la rue Craig. Nos bureaux sont également transportés au même local, et quoique nous ne puissions guère être convenablement installés pour quelques semaines, nous sommes en état d'y transiger nos affaires et d'y recevoir nos amis. Ceux de nos abonnés qui ont à faire faire des impressions, soit en typographie, soit en lithographie, peuvent s'adresser au numéro 5, rue Bleury, ils seront bien servis.

## CONCERT DE M. COUTURE

Le concert donné par M. G. Couture, le 24 février, ne fut pas ce que l'on est convenu d'appeler un succès. Le programme était bien choisi, le chœur et le double quatuor bien exercés, les cantatrices charmantes et douées de voix fraîches et flexibles; et cependant, un auditoire très-mince, sous le rapport du nombre, s'est réuni pour rendre hommage au talent de l'organisateur du concert. D'un autre côté, ceux qui ont eu l'avantage de s'y trouver, et qui la plupart étaient connaisseurs, ont exprimé la satisfaction qu'ils avaient ressentie en entendant de la belle musique aussi bien interprétée par des amateurs.

## NOS GRAVURES

**Le Pont Royal-Albert.**—À la demande de plusieurs abonnés, nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs une double-page couverte de dessins qui donnent le détail de ce projet grandiose. L'indication sous chaque gravure distincte en donne une explication suffisante. Pour la plus complète intelligence de l'ensemble, référez au numéro 7 de *L'Opinion Publique*, en date du 7 février 1876, qui contient une vue générale du pont, et au numéro suivant qui en donne la description complète.

**Vingt mille lieues sous les mers.**—Sur notre troisième page, nos lecteurs verront deux très-jolies gravures qui donnent une excellente idée des profondeurs de l'Océan où les conduit le capitaine Nemo. La première représente quelques-uns des innombrables poissons que nos voyageurs virent à travers le grand panneau de cristal du *Nautilus*. La deuxième montre les accidents de terrain, les plantes, les coraux, les rochers qui diversifient le fond des mers.

**Philadelphie.**—Sur la même page se trouve une très-belle gravure d'un paysage sur la rivière Schuylkill, près de Philadelphie. Voici que le temps approche pour l'ouverture de la grande exposition universelle qui doit marquer la célébration du centenaire de l'indépendance américaine. Nous nous proposons de présenter, à mesure que nous en aurons l'espace, quelques gravures qui donneront une idée de Philadelphie et ses environs, et plus tard, nous publierons des vues et des descriptions de l'exposition, de manière que nos lecteurs soient au courant de ce grand événement. Aujourd'hui, nous trouvons une demi-page de libre, et nous commençons par une vue prise du cimetière *Lauriel-Hill*, le cimetière fashionable de Philadelphie. Les collines et les vallons dont se compose ce nécropole se trouvent dans l'enceinte de *Fairmount Park*, et les visiteurs à l'exposition ne manqueront pas de s'y rendre, attirés non-seulement par les beaux monuments qui le distinguent, mais aussi par les sites enchanteurs qu'il offre; témoin, le sujet de notre gravure. C.E.D.

## LE CRÉPUSCULE

... Le jour baisse lentement, doucement, et le livre ouvert est mis de côté pour mieux savourer le calme recueillement de ces minutes fugitives qui sont comme le silence du temps. En effet, il semble s'arrêter un instant dans sa marche, et le remous du balancier ne se perçoit plus que comme dans un rêve; l'ombre, en pénétrant dans la pièce, semble peu à peu l'évahir comme une chose vivante imprimant sa personnalité à tout ce qu'elle touche; les portraits suspendus au mur ne s'aperçoivent plus que comme à travers un brouillard, et souvent un dernier rayon de lumière ou un éclat du foyer, s'accrochant à un angle, leur imprime le cachet de la vie; l'agitation du jour semble partout apaisée, et cependant, de loin, on en savoure l'écho. Le roulement d'une voiture sur le pavé évoque un monde de souvenirs; l'œil s'amuse à suivre les mouvements du *pierrrot* qui, le pauvre, sautillant sur l'appui d'un balcon, fait bonne mine au froid de la nuit.

Un charme semble attaché à la paix de cette halte, car il est presque douloureux de songer qu'il va être rompu.

Qu'on est bien la seul avec son cœur, avec tout ce qui y vit, avec les bonheurs espérés auxquels, à la faveur de l'obscurité, on ose donner un corps. Quoi! tant lutter! tant espérer! tant vouloir! et cependant sentir une jouissance infinie dans ce simple apaisement, dans le bruissement des étincelles du foyer, dans une ombre dansant sur le mur, dans l'écho d'un bruit lointain—claire les yeux à demi pour les rouvrir et percevoir la nuit qui descend toujours plus sombre.

Dans leur cage, les oiseaux familiers sautillent lentement; les fleurs sentent bon à cette heure, la douce violette est là tout embaumée de la senteur des bois.

Ils entrent tous par la porte close, les absents et les aimés; ils pénètrent sans bruit et s'approchent pour vous parler; ils sont là tout près, on entend leur voix, et comme on leur répond, on leur dit ses douleurs, et ils consolent. Ils aiment ce moment, ils savent qu'on les attend et que le cœur est prêt à les recevoir. Heures bénies qui les ramenez!... mais toute leur s'évanouit peu à peu... ils s'en vont!

Voici la nuit; l'âme, détendue tout à l'heure, se sent de nouveau oppressée de son fardeau; mais des portes s'ouvrent, un bruit de pas précipités, des voix d'enfant, un éclat de rire, le reste d'une chanson venue droit du cœur aux lèvres, tout cela se rapproche, et un filet de lumière pénètre avec ces êtres chéris; la lampe est placée à sa place accoutumée; on roule le grand fauteuil près du feu qu'on attise; les rideaux s'abaissent et ferment la route aux visions.

Le bruit d'une vie débordante remplit la pièce si silencieuse; et des petites mains chassent les nuages qu'ils découvrent sur le front qu'ils aiment; on va dire bonsoir aux oiseaux, on ouvre les grands albums, on prend des crayons, et le plus osé s'approche du piano dont il frappe les notes avec une demi-crainte.

Le rêve est fini, il emporte avec lui ses chères consolations...

Où, j'aime le crépuscule, mais que l'aube naissante est donc belle!...

**UN NEGRE DÉCÉDÉ.**—Une lettre particulière de Fort Smith (Arkansas) rapporte le fait suivant, dont la moralité est facile à déduire:

"Un nègre, nommé Aaron Wilson, ayant formé dernièrement le projet d'aller vivre avec les Comanches, s'imagina que le meilleur moyen de se faire bien venir d'eux était d'assassiner un vieillard et un petit enfant. Le double meurtre accompli, il s'empressa d'aller rejoindre les Comanches, et pensant les émerveiller, il leur fit complaisamment le récit de son crime. Les sauvages écoutèrent avec le flegme qui les caractérise, mais dès que le meurtrier eut fini de parler, ils s'emparèrent de lui et allèrent le livrer aux autorités à Fort Smith. Wilson vient d'être condamné à mort, en compagnie de cinq autres assassins, par la cour des États-Unis pour le district occidental de l'Arkansas."